

Le sentiment national et l'éducation du soldat

Autor(en): **Meulenaere, H. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **18 (1961)**

Heft [4]

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-996521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le sentiment national et l'éducation du soldat

Note de la rédaction. Le présent article fut rédigé par le sous-lieutenant H. de Meulenaere et publié par la revue d'information et de documentation de notre armée. Il est l'expression d'un esprit jeune et clairvoyant. Le danger qu'il dénonce n'est pas uniquement français, belge ou autre ; il est aussi nôtre et c'est bien pourquoi nous pensons qu'il est de notre devoir de soumettre ce problème à la méditation de tous ceux qui chez nous ont mission d'éduquer l'élite de demain.

Fr. Pellaud

« A la prochaine, moi je ferai comme les malins. Fouit ni vu ni connu. Et je ferai du marché noir. Me faire trouver la peau ? Et pour les beaux yeux de qui, je vous le demande... »

Pour les beaux yeux de qui, je vous le demande !

Qui n'a entendu de semblables réflexions ? Symptôme ? Plus que ce-là.

Nul ne niera que le sentiment national est en déclin. Nul ne niera que le patriotisme est une denrée qui se fait rare. Et si, en lisant le titre de cet article, vous avez haussé les épaules, c'est que vous-mêmes êtes atteints par ce mal.

Insouciance ? Ignorance ? Crainte du ridicule ? De tout un peu probablement. La vie moderne elle-même est une grande coupable. Autrefois les communications étant difficiles, les hommes vivaient dans leurs villages en communautés assez homogènes. Il existait alors une sorte de tradition orale, soigneusement entretenue et fréquemment enjolivée, transmise de père en fils. Que faire des longues soirées, sans radio ni télévision ? On se racontait des histoires et des souvenirs. Souvenirs de guerre le plus souvent, et où le conteur avait le beau rôle. En glorifiant les faits d'armes, en faisant surgir aux yeux des enfants émerveillés l'image même de la patrie, lumineuse et féérique ; la chanson populaire s'en mêlait : que n'a-t-on chanté les victoires et même les défaites ! Cela créait un « patriotisme d'ambiance ». Aujourd'hui, cette ambiance a disparu.

Les idées circulent librement et les individus capables d'y faire un choix judicieux sont rares.

Nous sommes tirillés en tous sens par des doctrines diverses et opposées. Rester indifférent ? Impossible : la publicité commerciale, les techniques de propagande en sont les preuves. La vie familiale n'est plus ni oasis, ni bastion : la radio et la télévision en ont tué l'âme. Où sont les conteurs héroïques ? Trop d'idées fourmillent : le traditionnel esprit chrétien devient moins clair, moins précis, moins impératif... Les principes rigides semblent trop rigides, et si fatigants à observer. L'éducation des jeunes est pratiquement abandonnée aux écoles. Ce serait parfait si les instituteurs étaient tous d'excellents citoyens et d'ardents patriotes. Le sont-ils ? Il serait téméraire de l'affirmer.

Les partis politiques s'entre-déchirent et se chargent mutuellement des plus noirs péchés. Où est la vérité et que devient la patrie dans tout ceci ?

Le jeune homme essaie de comprendre, ne comprend pas et se désintéresse.

Quel en est le résultat : De l'apathie, de l'hostilité.

L'armée demandera deux choses à ce jeune citoyen : d'accepter de combattre et d'accepter de mourir. Nous lui demanderons de mourir pour défendre quelque chose dont il n'a qu'une vague idée, nous lui demanderons de combattre quelque chose qu'il ne connaît pas. Et que ce passe-t-il « en face » ?

En face, il y a une doctrine. Il y a une idéologie servie par de puissants moyens.

Par des méthodes, que certes nous réprouvons, on en arrive à convaincre chaque individu de la grandeur de son pays et de ses réalisations, de la vérité de sa doctrine et de l'insignifiance de tout ce qui est étranger. On a créé un sentiment national. On a donné aux jeunes ce qu'ils demandent : un but.

Que cet idéalisme soit bon ou mauvais importe peu ici. Qu'avons-nous à y opposer ? Pas grand-chose : des discussions et des bavardages.

Le danger est mortel. Aux armes puissantes, nous opposerons de puissants armements. Mais que faire d'un canon face à une idée ? Devant nos yeux, des peuples grandissent pendant que nous nous obstinons dans notre confort, nos habitudes et notre paresse mentale. Où est la solution ? Il faut rendre à notre jeunesse son idéal, lui faire connaître et apprécier, lui apprendre à aimer son peuple, son pays, son armée. C'est avant tout une question d'éducation : elle commence dans la famille, se poursuit à l'école, se parfait à l'armée.

Si les moyens d'agir sur la famille sont difficiles, l'école, par contre, permet de grandes espérances. Les écoles dépendent de l'Etat et c'est à l'Etat qu'incombe le devoir d'éduquer ses citoyens. Inonder le personnel enseignant de circulaires, de directives, de programmes ne servirait à rien si ce personnel n'était de qualité. Le premier problème qui se pose est donc celui de la sélection, du recrutement et de la formation civique de celui-ci. Ce problème, le plus important peut-être, ne concerne pas l'armée. Pourtant le militaire peut apporter à l'enseignement un précieux concours : conférences données dans les écoles par des officiers ; projection et commentaires de films à caractère militaire ou historique ; visites guidées de certaines installations militaires. Et pourquoi ne pas entourer ces manifestations d'un certain décorum, d'un certain panache ? Ce serait, en tous cas, un premier pas vers l'intégration armée-nation, tant souhaitée.

On criera au dirigisme. Notre survivance est à ce prix : le malade ne refuse pas la potion parce qu'elle est amère, il ne songe qu'à la guérison. Sans cette préparation, l'action de l'armée sur le citoyen est inefficace. Pouvons-nous prétendre actuellement que l'homme est civiquement meilleur en quittant l'armée qu'en y rentrant ? L'armée agit comme si le programme ci-dessus était parfaitement réalisé.

Le problème est donc posé.

Lorsque le jeune homme est appelé sous les drapeaux, il faut tout d'abord lui faire connaître ce qui, bien souvent, est flou et confus dans son esprit : son pays, son histoire et surtout ses libertés. L'homme doit chérir ses libertés sans cela rien de valable ne sera fait. Il faut donc lui donner une véritable formation civique. Dans l'esprit de beaucoup de militaires cependant, la fonction de l'officier d'information consiste simplement en l'organisation de loisirs, l'installation d'une bibliothèque ou d'une salle de télévision.

Certes, ne méconnaissons pas l'importance de ces réalisations, mais elles ne peuvent, en aucun cas devenir une fin en soi.

D'autre part, le but final de l'instruction militaire étant le combat, il importe que le soldat connaisse ce qu'il combattra. Que sait le soldat de celui qui sera l'ennemi de demain ? Que sait-il du totalitarisme, du communisme ? Rien ou presque rien.

Eh bien, montrons-lui donc ce que c'est, mettons le doigt dans la plaie. Qu'il comprenne lui-même quelle est la menace qui plane sur nos têtes.

L'officier chargé de cette information doit être un élément d'élite : il doit être le meilleur, le plus compétent et le plus intelligent de l'unité, car il s'agit là d'une mission délicate. Il lui faut un sérieux bagage culturel et, surtout, il lui faut la collaboration de tous, officiers et sous-officiers. Est-ce toujours le cas ? Lorsque le soldat connaîtra ce qu'il possède, lorsqu'il aimera son bien et lorsqu'il comprendra que tout cela est menacé, un grand pas sera fait.

Il ne restera plus alors qu'à lui montrer les moyens dont nous disposons pour faire face à ce danger : faisons-lui connaître son armée. Il faut lui montrer des artilleurs, des fantassins et des marins en action. Il faut lui montrer ses alliés, non pas sous forme d'organigrammes, mais sous forme de chiffres, de comparaisons et d'exemples. Montrons-lui sa place exacte, son importance à lui dans cette grande machine. Bref, faisons naître en lui un sentiment de fierté, de force, de confiance.

Cette tâche ne doit pas être abandonnée au seul officier d'information. C'est le travail de chacun, journalièrement.

Le premier écueil vient bien souvent du cadre lui-même. Trop souvent, celui-ci se passionne de technique, négligeant l'âme du soldat pour n'en faire qu'un technicien. On en vient ainsi à considérer l'ennemi comme une cible, non comme un adversaire. Or, cet adversaire est redoutable, puisqu'il corrompt l'esprit. Si nous n'y prenons garde, nous serons battus avant d'avoir combattu.

Une immense bonne volonté, un travail constant et obstiné, la collaboration de tous permettront au soldat de quitter l'armée meilleur qu'il n'y est entré.

Et la nation toute entière sera plus forte.